IVAN
JABLONKA

En camping-car



PAR L'AUTEUR DE Laëtitia

PRIX MÉDICIS 2016

LA LIBRAIRIE
DU XXIe SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Ivan Jablonka

En camping-car

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-136164-3

© Éditions du Seuil, janvier 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

Soyez heureux !

– Soyez heureux !

Mon père est tourné vers nous, le visage écarlate, les traits déformés par la colère.

Son hurlement nous a fait sursauter. L'ordre qu'il vient de rugir a une démesure à laquelle notre vie ne peut résister. Nous sommes suspendus entre terreur et sidération, figés dans l'attente, prêts à être anéantis.

Maroc, été 1986. Notre camping-car domine une vallée biblique : une oasis serpente sur des kilomètres en suivant la rivière qui l'irrigue au pied de montagnes arides.

Nous sommes quatre enfants entre huit et douze ans – mon frère, moi et les enfants des amis avec qui nous voyageons –, occupés à jouer au tarot à l'arrière du camping-car. Mon père nous a dit de regarder par la fenêtre, l'un de nous lui a répondu qu'on n'avait pas envie et que, de toute façon, on s'embête.

Le camping-car s'est arrêté. Mon père, au volant, s'est retourné. La crise de fureur a éclaté, que les mots rendent très imparfaitement, à trente ans de distance.

L'argument général est que nous tapons le carton bêtement au lieu d'admirer un paysage magnifique. Nous avons la chance de voyager, de découvrir des pays, de visiter des musées, d'être avec des copains de notre âge. Il y a des gosses qui passent les vacances chez eux ou dans un quelconque camping des Flots Bleus. Parfois, au restaurant nous voyons un fils ou une fille unique qui s'ennuie à crever avec ses parents, lorgnant vers notre tablée gaie et bruyante. Il y a quelques jours, c'est un petit garçon marocain qui nous a fait le plein à une station-essence : lui ne part pas en vacances.

Mon père ne pouvait être heureux que s'il pensait que nous l'étions. La plupart du temps, il se convainquait que nous étions malheureux, à l'étroit dans notre appartement parisien, privés d'une « bande de copains » avec qui courir dans un jardin. Cette certitude le déprimait et, dès lors, il m'était difficile de savoir si j'étais heureux ou malheureux, et même de décider ce qu'est le bonheur – cet état que mon père voulait pour nous, mais que, disait-il, nous ne pouvions connaître par sa faute.

*

Mon père est né à Paris en avril 1940. Le bébé a vécu moins de trois ans avec ses parents : ils ont été arrêtés un matin et déportés à Auschwitz, où ils ont été assassinés. J'ai raconté leur vie dans *Histoire des*

grands-parents que je n'ai pas eus. D'abord caché avec sa sœur chez des paysans en Bretagne, mon père a été confié après la guerre à la Commission centrale de l'enfance, une organisation juive communiste qui a recueilli et élevé des centaines d'orphelins de la Shoah entre 1943 et 1959. Les enfants vivaient dans de belles maisons au milieu d'un parc, un manoir à Andrésy ou une villa à Sainte-Maxime. L'éducation collective, le grand air, la pédagogie progressiste héritée de Korczak et de Makarenko, le volontarisme et les chants (communistes, voire staliniens) ont ouvert à mon père, comme à ses frères et sœurs de dortoir, les voies de la résilience.

Ma mère a grandi avec ses deux parents, mais elle est née en mai 1944 à Rothschild, le seul hôpital de Paris qui fût ouvert aux Juifs, et sa mère l'a allaitée plusieurs fois dans la cave, en pleine nuit, pendant les alertes aériennes ; son grand-père, interné à Drancy, n'est pas revenu d'Auschwitz. Les parents de ma mère – les seuls grands-parents que j'ai eus – ont miraculeusement échappé aux rafles (« ma bonne étoile », disait ma grand-mère). Après la guerre, ils ont acheté un petit magasin de meubles dans le faubourg Saint-Antoine, près de la Bastille. Ma mère et sa sœur faisaient leurs devoirs sur la table de la cuisine.

De six à seize ans, j'ai passé les vacances d'été en camping-car avec mon frère, mes parents, des amis à eux et leurs enfants. En quelques années, à bord de notre Combi Volkswagen, nous avons sillonné les

États-Unis et une bonne partie du bassin méditerranéen, du Portugal à la Turquie et de la Grèce au Maroc. Le jardin d'Éden renaissait tous les ans. Dans le souvenir que j'en garde, ces étés sont baignés de soleil, de mer, de nature, d'émotions de toutes sortes, mais il demeure surtout que c'est le moment de mon enfance où j'ai été le plus libre.

Et le plus heureux. Les baignades, les visites d'églises et de bazars, les réveils le matin au bord de la mer ou au pied d'un temple antique, l'excitation du départ, l'ivresse du voyage, l'intensité de vie ont formé la matière même de mon bonheur, et ce cadeau, ce sont mes parents qui me l'ont offert. Mais parfois, dans l'inquiétude, je me demande si j'ai été véritablement heureux, ou si je n'ai pas cédé à mon père, disant l'être, croyant l'être, pour qu'enfin lui-même le fût, si mon bonheur n'est pas le mirage que ses traumatismes ont fait vibrer en moi, l'éclaircie de ses assombrissements dans mon ciel de petit garçon – en d'autres mots, l'effort que j'ai fait pour consoler mon père, pour le remercier d'être un papa drôle, tendre et chahuteur, pourvoyeur de moments uniques que tous les enfants du monde ne pouvaient que m'envier. Ces vacances ont-elles été l'illusion grâce à laquelle nous nous sommes payés de bonheur, lui et moi, pour faire la paix et vivre un peu, tout simplement ?

Ce livre est né de la confrontation de deux événements qui se sont produits à quarante ans d'intervalle : la guerre et mes vacances. Il y avait, dans ma joie

estivale, une familiarité avec la mort. Ma présence au monde communiquait avec le temps d'avant ma vie. Je me souvenais de gens que je n'avais pas connus. Il en est résulté une drôle de chose : moi.

2

Portugal 1983

La première chronologie que j'ai élaborée dans ma vie n'a de valeur que privée. Elle scande mon épopée intime : Corse 1982, Portugal 1983, Grèce 1984, Sicile 1985, Maroc 1986, Italie 1987, Turquie 1988. Dans ces pays, j'ai collecté des souvenirs, comme autant de preuves de ma présence là-bas, fragments de poteries antiques, fioles remplies de sable, babioles achetées au marché après un excitant marchandage ; j'y ai réuni mes premières « archives », tickets de musée, cartes postales, plans de ville, billets de banque et photos que je collais avec soin dans mes albums de voyage. Par exemple, mon journal de Sicile, aux vacances de Pâques 1985, arbore une épine de huit centimètres que j'ai bravement cueillie sur un arbuste.

Ces journaux ne sont pas toujours passionnants (« ce matin, je me suis levé à 7 h 30, frais et dispos »), mais ils montrent que, dès cette époque, j'avais conscience de l'exceptionnalité de nos voyages. Un beau séjour devait donner lieu à un intéressant récit dans un

joli cahier qui resterait. Voir et décrire. Je sentais l'importance du camping-car dans mon « histoire ».

Si, justement, je regarde mon enfance en historien, associant les éléments qui se ressemblent, fusionnant les classes, les parties de Lego et de Playmobil avec mon frère, les week-ends, les fêtes de famille, les anniversaires, tous ces instants dont mon enfance sans épreuves est faite, je vois saillir, sur cette routine de douceur et d'angoisse, deux périodes de bonheur structurant : l'année scolaire que nous avons passée en Californie en 1979-1980 et les vacances en camping-car dans les années 1980. Les États-Unis d'un côté, l'Europe de l'autre. Cette géographie de mon enfance me charme comme un paysage intérieur et me tracasse comme un problème. Pourquoi ces deux époques ont-elles autant compté pour moi, jusqu'à expulser tout le reste dans les limbes ?

En 1979, mon père a été envoyé à l'université Stanford, au cœur de la Silicon Valley, pour travailler sur un accélérateur de particules. Nous habitions à Palo Alto dans une maison avec jardin. J'avais ma chambre. Un copain venait sonner le dimanche à 8 heures du matin : « *Can Ivan play ?* » La rue paisible et ensoleillée. Les bâtiments de l'école disposés autour d'un terrain de sport. Mon année de CP, des comptines, des jeux, des ateliers de peinture, des fêtes pour les anniversaires de chaque élève (toute la classe se réunit alors pour lui poser des questions,

« quelle est ta couleur préférée ? », « ton film préféré ? »), et pas de chaises où l'on doive demeurer assis toute la journée à écouter la maîtresse. J'ai donc appris à lire en anglais, mais cela inquiétait ma mère, qui m'a acheté un livre de lecture en français, *Daniel et Valérie*. Cette période a été si entièrement heureuse qu'elle a effacé tout ce qui l'a précédée et, de fait, je n'ai aucun souvenir avant l'âge de six ans.

Au début de notre séjour, le week-end, pour meubler la maison, nous fréquentions les *garage sales*, sortes de vide-grenier organisés à même le trottoir, devant la maison des vendeurs – généralement des voisins qui déménageaient. Nous tombions toujours sur la même famille de Français, un couple avec deux enfants, une fille de mon âge et un garçon un peu plus jeune que mon frère. Ils habitaient aussi à Palo Alto, à quelques blocs de chez nous. Au bout de la troisième fois, nous avons sympathisé. C'est ainsi que nous avons rencontré ceux qui allaient devenir nos compagnons de voyage tout au long des années 1980. Ils s'appelaient Michel et Nicole Parent. Leur fille, Sophie, est aujourd'hui ce qu'on appelle une amie d'enfance.

À son arrivée aux États-Unis, chaque famille s'était acheté un camping-car. Le nôtre, d'occasion, était d'un blanc cru, avec des formes rondes. Sa plaque d'immatriculation, qui vit aujourd'hui une deuxième vie sur un rayonnage de ma bibliothèque, rectangle

de métal parmi les rectangles de papier, est la couverture d'un livre jamais écrit sur laquelle un peintre aurait blasonné mon enfance – chiffres d'or sur fond d'azur, surmontés des mots « California » et « San Mateo », une petite ville de la baie entre San Francisco et Palo Alto. Sophie et moi jouions en anglais. Je me souviens d'avoir été réveillé par le sentiment de ma joie, dans mes draps Winnie l'Ourson, au matin de notre propre *garage sale*.

De retour en France, nous avons continué à voir les Parent. Notre premier voyage avec eux, en Corse, à l'été 1982, ne m'a laissé aucun souvenir. J'avais huit ans et demi. L'été suivant, en 1983, nous avons traversé l'Espagne et le Portugal en compagnie des Parent et des Gualino, des amis à qui ils avaient proposé de se joindre à nous (notre groupe était alors composé de six adultes et sept enfants répartis dans trois camping-cars). J'ai gardé quelques images du Portugal. Nous sommes dans le vieux camping-car blanc, celui que mon père a acheté d'occasion en Californie. Nous pêchons au bord d'une rivière, un enfant lance sa ligne, l'hameçon se plante dans mon petit doigt. À Cordoue, je fais une scène à mes parents pour retrouver un étui à cigarettes qui m'a plu ; à la place, j'achète une botte miniature et un petit soulier en cuir de trois centimètres de haut. Pour le reste, c'est mon père qui me raconte le voyage :

« On s'est tous retrouvés à Saint-Jean-de-Luz. Je ne me souviens pas particulièrement de Bilbao ni de Burgos, mais on a dû y passer. En revanche, on a visité Salamanque, ça j'en suis sûr (bibliothèque ancienne, université).

De là, on a piqué plein ouest, vers Porto. Avant d'y arriver, on a campé au fond de la vallée encaissée du Douro. Un gros camping-car n'a pas réussi à descendre, comme nous, jusqu'au bord du fleuve. On était contents : l'endroit, tapissé de vignes, était très beau.

Ensuite, on s'est arrêtés à Nazaré. Puis Lisbonne, l'Algarve, Cadix, Séville, Cordoue, Tolède, Madrid, et enfin la France. C'est là, je pense, qu'on a assisté à une course de vaches landaises qui vous a beaucoup amusés. »

À Nazaré, un petit port sur l'Atlantique au nord de Lisbonne, nous nous attardons sur la plage à la fin de la journée, après le départ des touristes. Des bœufs, aiguillonnés par les pêcheurs, remontent des filets remplis de poissons. Les filets sortent lentement de l'eau, l'air se remplit d'écume, le soleil fait étinceler le frétillement argenté. Les pêcheurs, d'allégresse, jettent leurs casquettes en l'air.

À la fin des vacances, nous passons non loin de Carmona, une petite ville andalouse entourée de remparts, à quarante kilomètres de Séville, alors que Francesco Rosi y tourne *Carmen* avec Julia Migenes, Plácido

Domingo et Ruggero Raimondi. D'où le regret, entre blague et autoflagellation, de mon père : « On aurait dû s'y arrêter, vous auriez été pris dans le chœur des gamins. » Comme si la légèreté de l'enfance pouvait être immortalisée.

3

Robinsonnades

En 1984, un nouveau camping-car est entré dans notre vie. C'était moins un camping-car à proprement parler (comme ces mastodontes tout confort, sortes de caravanes à moteur, avec douche et W-C embarqués, la couchette se prolongeant par-dessus le pare-brise) qu'un grand monospace aménagé. Compact et maniable, facile à garer en ville, il faisait environ quatre mètres de long pour deux mètres de haut. Pour les Américains, il était une « maison motorisée » (*motorhome*) et, pour les Allemands, une « voiture habitable » (*Wohnwagen*), mais, d'un point de vue technique, le mot qui lui convenait le mieux était « fourgon aménagé », *van* en anglais, en allemand *Kombi*, abréviation de *Kombinationenwagen*, « véhicule multi-usage ». Pour les ouvriers de l'usine dont il était sorti et pour le concessionnaire qui nous l'avait vendu flambant neuf, il était un Combi Volkswagen Transporter T3 Joker Westfalia de couleur beige. Mais, pour nous, il n'a jamais eu d'autre nom que « le bus ».